

# MOUNA ET SHEIMSDOHA

Une nouvelle de Thérèse Fournier

À Naguib Mahfouz

**Dans le Maghreb traditionnel, le mariage définit l'alliance entre deux tribus, c'est-à-dire deux territoires. Le mariage se déroule en quatre phases : l'Évaluation, la Transaction, la Cérémonie et le Départ. Au cours de l'Évaluation, la candidate au mariage est observée par la marieuse, à la fois physiquement comme reproductrice, et par le pouvoir que représente sa famille. La Transaction, ou formalisation du mariage, se fait en présence du notaire, l'adoul. La dot, apportée par la famille du futur marié, est inscrite dans un registre. La mariée passe alors, juridiquement, de l'autorité de son père à l'autorité de son mari. Suite au grand banquet de la Cérémonie, marqué de danses et de chants, c'est le Départ. La mariée part s'installer sur le territoire de son mari pour créer sa propre famille.**

La terre est noir et violet. Plus une étoile dans le ciel. La nuit est un bloc d'attente. Peu à peu l'obscurité s'éclaire. À l'orient, une traînée livide fait pâlir la chaîne de montagnes et débusque à ras du sol des milliers de formes. Le cirque de plaines rocheuses blanchit dans la lumière de l'aube. Sur l'interminable plateau se dispersent des plaques grisâtres. Soudain le soleil fait le dos rond à l'horizon : des milliers de pans d'ombre glissent à ras de terre et l'air se crible de particules jaunes.

Mouna Ben Sliman et Sheimsdoha sa sœur sont parties avant le lever du soleil du village d'Azrif dans la plaine. Accompagnées de Nanna, leur vieille tante, elles accomplissent un pèlerinage au sanctuaire de Zahhik Ibn Madghis à l'occasion du mariage de Sheimsdoha.

Dix jours avant, l'adoul, petit homme gras au visage rougeaud parcourant la région dans sa djellaba de grosse laine, serviette de cuir serrée sous le bras, s'est assis dans le salon Ben Sliman. Il a tracé sur son registre le prix donné par le père du futur marié, pour Sheimsdoha : un collier de perles reliées par un travail en fils d'or et d'argent enroulés, tressés et fixés sur une lame de métal, serti de pierres précieuses et d'émaux. Il soupèse le bijou, l'approche de ses yeux, le tourne et le retourne, le dépose avec application dans une corbeille tressée recouverte d'un napperon brodé, sous le regard attentif des hommes des deux familles, assis là de chaque côté de lui, en djellabas de fête. Trois bagues d'or et d'argent, cinq paires de bracelets, des boucles d'oreilles incrustées d'émeraudes, trois agrafes, six broches en or pour la coiffure, quelques paires de fibules, des bracelets de cheville. Puis Mohammed Ben Sliman, le père de la mariée, et le futur époux apposent leur signature au bas du registre. On scande la Fatiha. Sheimsdoha est passée de l'autorité de son père à celle de son mari.

Sous la cretonne à fleurs d'une estrade retenue par les boules de verre d'œufs de Satan, Sheimsdoha expose le pain de sucre de sa troisième tenue ornée d'une lourde parure de corail – le jour de la Cérémonie elle en exhibera sept. Par une fenêtre ménagée dans le tissu apparaît son visage de madone – de temps à autre ses yeux bordés de khôl, dans un mouvement tournant, balaient l'assemblée des femmes, caftans rouges, verts, jaunes, djobbas brodées de fils dorés, corps assis au milieu de plats de viande, mains piochant dans des montagnes de couscous ornées de raisins secs et de pignons, saisissant les pochettes craquantes d'amandes émondées de briouats dorés de miel inondant un réceptacle d'argent frappé, serpents hérissés de graines de sésame de griouchs gravissant les parois d'une aiguière asséchée, coquillages de pâte aux commissures bavant des granules, galets craquelés de sucre glace de ghoribas, serpent blanc orné de cannelle de m'henchas lovés dans un plat de porcelaine peinte, mains ornées de dessins au henné battant la mesure, femmes se nourrissant, racontant des histoires, éclatant de rire. Les hommes, eux, occupent toute la cour intérieure. Les heures passent et le moment de la séparation est arrivé.

L'ombre gigantesque d'une femme montée sur un âne se projette sur la façade de la maison des Ben Sliman. Au milieu de la foule, Sheimsdoha reçoit des mains de Ramziyah, sa mère, les symboles de sa vie future. Un pain de thuya lisse et doux pour que la jeune mariée reste au foyer et n'en sorte pas. Un minuscule miroir à six côtés piqué par le

temps – pour qu’elle soit longtemps gracieuse. Une paire de ciseaux effilée – pour qu’elle coupe la langue de ses ennemis. Un morceau de sucre – pour qu’elle soit bonne et douce. Mille femmes lèvent leur visage vers le ciel et font jaillir de leur gorge des stridulations interminables. D’un coup le cri cesse et le silence résonne. Puis le cortège se met en branle au son du tar et de la darbouka. Sheimsdoha passe l’arc de Bâb Jedid en surplomb d’une terre obscure bordée au loin par une chaîne de montagnes. Là-bas dans la plaine ténébreuse se trouve sa nouvelle demeure. À demi sorties de l’ombre, quatre silhouettes voilées de femmes gravissent le chemin tortueux qui les sépare d’elle. Instinctivement elle serre son haïk et se retourne ; elle cherche Mouna, la petite sœur, des yeux. Mais leur avancée est imparable. Elles gravissent le chemin tortueux qui les sépare de Sheimsdoha. Dans le pli formé par les haïks, elle distingue l’éclat de leurs regards. Les quatre femmes forment une haie le long de laquelle la monture de Sheimsdoha marche lentement, puis se referme sur elle au moment même où la bande blanche pâlit à l’horizon. La foule des convives se disperse. Mouna, seule devant Bâb Jedid, s’assied sur un bloc de pierre et reste longuement immobile. Elle suit des yeux le groupe minuscule zigzaguant au loin dans la plaine, alors que le jour se lève.

Inédit - Droits réservés